



**HAL**  
open science

## L'histoire culturelle et ses voisins.

Peter Burke

► **To cite this version:**

Peter Burke. L'histoire culturelle et ses voisins.. "L'histoire culturelle et ses frontières" , Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines, Nov 2012, Versailles - Guyancourt, France. hal-01386858

**HAL Id: hal-01386858**

**<https://hal.science/hal-01386858v1>**

Submitted on 24 Oct 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peter Burke

# L'HISTOIRE CULTURELLE ET SES VOISINS

Introduction au Colloque international « L'histoire culturelle et ses frontières »  
Organisé par le Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines  
Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines  
14-15 novembre 2012

---

Dans cet exposé, composé de quelques réflexions générales, présentées en guise d'ouverture à votre opéra, je vais suivre le schéma consacré des trois parties : le passé, l'actualité et le futur.

Mais avant de commencer, suivant les conseils de Michel de Certeau, je vais préciser le lieu d'où je parle. Je suis Anglais, mais je suis, ou au moins j'étais aussi compagnon de route des *Annales* (une école, un groupe ou mieux, je crois, un réseau). Pendant plus de quarante ans, je me suis consacré à l'histoire de la culture « classique », surtout de la Renaissance ; mais aussi à l'histoire de la culture populaire ; et enfin à l'histoire de la culture dans une acception plus ample, plus anthropologique, ces trois approches étant selon moi complémentaires et non contradictoires.

Qui dit « frontières », dit « voisins », qu'ils soient bons ou mauvais. L'histoire culturelle n'est pas une discipline isolée. Il faut reconnaître que les historiens, c'est-à-dire les habitants des facultés ou instituts d'histoire, ne sont pas les seuls à faire de l'histoire, même dans le monde académique. Nous partageons l'étude du passé avec les historiens de l'art et des sciences, avec les archéologues, les géographes, les sociologues, etc.

Le destin de notre discipline est nécessairement lié aux destins de nos voisins, de ces disciplines situées de l'autre côté des frontières académiques, frontières qui façonnent nos vies intellectuelles même si nous aimons les transgresser. Comme Aby Warburg, l'un de mes « héros culturels », je crois à la nécessité d'éluder le *Grenzpolizei*, de contourner les gardes-frontières intellectuels. Il est souvent utile d'emprunter quelque chose (des idées, des modèles, des méthodes) aux voisins, même si nous n'avons pas l'habitude de donner en retour. Les historiens sont consommateurs plutôt que producteurs de théorie. Pensons à la longue durée, bien sûr, et aussi aux deux idées formulées par les historiens marxistes anglais, « l'économie morale » d'Edward Thompson et « l'invention de la tradition » d'Eric Hobsbawm.

Quand l'un de nos voisins fait de l'histoire, on a parfois l'impression d'une histoire un peu « sauvage », mais il faut admettre que nos voisins peuvent aussi nous enseigner quelque chose. La question fondamentale est la suivante. Qu'avons-nous appris, nous historiens du

culturel, et que pouvons-nous apprendre à nos voisins ? Et peut-être plus encore, qu'avons-nous négligé d'apprendre ?

# I

Commençons par le passé. Votre Centre commémore aujourd'hui ses vingt ans, mais l'histoire culturelle pourrait en célébrer plus de deux cents. Il y a une tradition française de l'histoire de la civilisation, qui inclut Voltaire et Guizot – et, plus tard, Duby et Mandrou –, mais la tendance dominante a longtemps été la tradition allemande de la *Kulturgeschichte*. Remontant à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette tradition s'est étendue au-delà de l'Allemagne à Jacob Burckhardt en Suisse et à Johan Huizinga en Hollande – la Hollande était encore une province culturelle de l'Allemagne à l'époque de la Première Guerre mondiale.

Au commencement, l'histoire culturelle s'est définie comme une histoire générale, cherchant à cerner le *Zeitgeist* ou, pour parler avec Voltaire « l'esprit du temps », contre les histoires « spéciales » comme l'histoire de la philosophie ou de la musique.

Parlons un peu de ces voisins. De l'histoire de la littérature, par exemple, ou plus exactement des histoires des littératures vernaculaires, qui se sont multipliées à l'époque de l'essor des nationalismes européens. Je pense à Georg Gervinus (1835-1842) sur l'histoire de la littérature allemande, suivi par les histoires des littératures suédoise, italienne, portugaise et grecque ou les histoires de la littérature française de Gustave Lanson (1894) et Ferdinand Brunetière (1894). Lanson affirmait ne pas vouloir « faire l'histoire de la civilisation », mais il a écrit quand même des chapitres comme « Vue générale du XVI<sup>e</sup> siècle ».

Dans l'ensemble, ces travaux étaient centrés sur l'idée d'évolution. Le savant danois Otto Jespersen, par exemple, grand admirateur de Herbert Spencer, privilégie ce qu'il appelle la « croissance » de la langue dans son histoire de la langue anglaise (1905). Quant à Brunetière, disciple d'Hippolyte Taine, son histoire s'organise autour de l'idée d'une évolution des genres littéraires, liée à l'évolution des mœurs.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, existaient également des ouvrages classiques sur l'histoire de la musique, comme *L'Histoire générale de la musique* (1869-1876) de François Joseph Fétis, entreprise ambitieuse, interrompue par la mort de l'auteur, organisé autour des notions de développement, progrès et perfectionnement. Quant à l'histoire des beaux-arts, elle connaît déjà un début d'institutionnalisation dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout dans les pays de langue allemande, avec la création de chaires à Berlin, Bonn, Vienne, Bâle, etc. À Bâle, Burckhardt était d'ailleurs à la fois professeur d'histoire et d'histoire de l'art.

Des disciplines nouvelles s'approchaient également de l'histoire culturelle, comme l'archéologie, le folklore et l'anthropologie, là encore, surtout dans les pays de langue allemande ou placés sous l'hégémonie culturelle allemande, comme la Scandinavie. Au Danemark, par exemple,

les archéologues Christian Thomsen et Jens Worsaae utilisaient déjà le terme « culture » au pluriel dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, bien avant l'anthropologue allemand Franz Boas, rendant ainsi explicite une idée présente de manière implicite chez Johann Gottfried Herder.

À cette époque, le folklore (*Volkskunde*) et l'anthropologie étaient essentiellement historiques, comme le montrent les travaux de l'Allemand Gustav Klemm ou de l'Anglais Edward Tylor. Parmi les anthropologues et les folkloristes, comme chez les archéologues, l'idée d'évolution culturelle dominait. Notons aussi l'entrée en scène d'une géographie, à la fois historique et culturelle, utilisant la notion d'aire culturelle ou *Kulturkreis*. Je pense par exemple à Carl Sauer, professeur de géographie à Berkeley. Dans les années 1920, Sauer, qui était opposé, comme Lucien Febvre, au déterminisme environnemental, fut un pionnier dans l'étude de ce qu'il appelait le « paysage culturel ».

Aujourd'hui, il est difficile de distinguer les livres de savants comme Klemm et Tylor, des livres des historiens culturels évoquant la culture populaire, la vie privée ou la vie quotidienne, l'*Alltagsgeschichte*. Mais à l'époque de Ranke et de ses épigones, on peut parler d'une rencontre manquée, avec une exception importante, danoise, celle de Troels-Lund.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Troels Frederik Troels-Lund, professeur d'histoire à Copenhague, a publié une étude ambitieuse (quatorze tomes) sous le titre de *La Vie quotidienne au Nord (Dagligt Liv i Norden)*. Ce grand livre sur le XVI<sup>e</sup> siècle, inspiré par les folkloristes (plus importants en Scandinavie qu'en France ou en Angleterre à l'époque), explorait la civilisation matérielle, les vêtements, l'alimentation, la maison et les meubles. Mais après Troels-Lund, il fallut attendre un siècle pour redécouvrir l'histoire de la vie quotidienne.

## II

Je voudrais parler maintenant de notre époque, celle du tournant culturel dans l'histoire de l'histoire, de ce mouvement « de la cave au grenier », comme le disait, avec son esprit habituel, Michel Vovelle. On a vu, par exemple, l'essor de l'histoire de la culture populaire, de Robert Mandrou à Robert Muchembled et au-delà, s'appuyer – sans toujours le reconnaître – sur les études des folkloristes.

Mais le tournant culturel est un tournant international. Cette fois, ce sont les historiens américains qui sont à l'avant-garde, avec la « nouvelle histoire culturelle » de Lynn Hunt et de ses collègues. En France, où Fernand Braudel parlait encore de *civilisation* dans la lignée de Guizot, des historiens comme Maurice Crubellier, Roger Chartier et Pascal Ory ont commencé à évoquer une « histoire culturelle ». Un exemple, peut-être, de l'américanisation de la langue et de la culture française.

Ce tournant culturel comprend non seulement des « nouveaux objets », comme le disaient les auteurs de *Faire de l'histoire*, mais aussi

de « nouvelles méthodes », de nouvelles approches des sources, incluant notamment l'histoire orale et le témoignage des images. Deux pionniers de l'histoire orale, Jan Vansina et Paul Thompson, sont partis de présupposés positivistes, mais ont finalement reconnu l'existence d'un élément mythique dans les témoignages, non pour le mettre de côté comme faux, mais pour l'analyser comme source d'une histoire de l'imaginaire social, c'est-à-dire pour faire de l'histoire culturelle. Pour l'analyse des images, fixes et animées, des chercheurs comme Christian Delage et Laurent Gervereau ont développé une critique similaire.

Aujourd'hui, l'histoire culturelle, après avoir été marginale, s'est étendue bien au-delà des frontières qui étaient autrefois les siennes, en incorporant ou en déplaçant d'autres formes d'histoire. Prenons le cas de l'historiographie. Plusieurs historiens de l'histoire, comme Bernard Guénée, parlent de « culture historique ». En Allemagne on parle aussi de *Geschichtskultur* et en anglais d'*historical culture*.

La frontière entre l'histoire intellectuelle et l'histoire culturelle a déjà commencé à s'écrouler. Il y a une prolifération d'études sur l'histoire culturelle du savoir ou mieux, si l'on suit Foucault, des savoirs. On parle en allemand de *Wissenskulturen* et en anglais de *cultures of knowledge*. L'histoire culturelle des pratiques intellectuelles, comme les notes de bas de pages (sujet d'un colloque à l'Université de Harvard il y a quelques semaines<sup>1</sup>), se développe, de même que l'histoire de la culture matérielle académique, incluant les « petits outils de savoir » comme le fichier.

Aujourd'hui, les historiens politiques parlent de « culture politique ». Les historiens économiques aussi sont plus proches que jamais de l'histoire culturelle, grâce à l'essor de l'histoire de la consommation. Il y a aussi quelques études sur l'histoire de la « culture des affaires » ou plutôt des cultures des affaires, japonaises, américaines, etc. On évoque même la « réintégration » de l'histoire des affaires (*business history*) à l'histoire de la culture. Même la politique économique est analysée aujourd'hui d'un point de vue culturel : David Todd, par exemple, a opposé récemment la « culture protectionniste » de la France du XIX<sup>e</sup> siècle à la « culture libre-échangiste » britannique.

Mais revenons aux voisins. L'histoire de l'art s'est étendue, sous l'impulsion de savants comme Michael Baxandall et Hans Belting, et comprend actuellement l'histoire des images et de la culture visuelle. On observe une dynamique similaire dans la musicologie, avec un nouvel intérêt pour les publics et les cultures musicales diverses. Certains musicologues parlent même d'une « nouvelle histoire culturelle de la musique » à l'image de Jane Fulcher dans *The Oxford Handbook of the New Cultural History of Music* (2011).

L'histoire des sciences naturelles, discipline plus au moins autonome depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a opéré un tournant identique. Au départ, il s'agissait d'une histoire intellectuelle internaliste. Puis s'est développée une histoire sociale des sciences, plus ou moins marxiste, avec notamment le célèbre ouvrage du savant anglais Joseph Needham, *Science and Civilization in China* (1954). Récemment, des chercheurs

---

<sup>1</sup> « Take Note », Radcliffe Institute of Advanced Study, novembre 2012.

comme Stephen Shapin aux États-Unis ou Stéphane Van Damme en France, ont déplacé leur attention vers la culture scientifique, définie comme la « culture de l'observation et de l'expérimentation ». Quant aux historiens de la médecine, ils parlent aujourd'hui de la « culture médicale » ou des cultures médicales au pluriel.

L'histoire de la philosophie a suivi un itinéraire très similaire. Vous vous rappelez l'*Histoire de la philosophie* d'Émile Bréhier (1938), le compte rendu féroce de ce livre par Lucien Febvre et son appel à une histoire plus « historique » repris dans *Combats pour l'histoire* (1953). Soixante ans après, nous voyons apparaître une histoire plus historique de la philosophie, plus ouverte à l'étude du contexte culturel, avec des ouvrages comme *Philosophy in History* de Richard Rorty, J. B. Schneewind and Quentin Skinner (1984) ou *The Cambridge History of 17th-Century Philosophy* de Daniel Garber and Michael Ayers (1998).

Pour la littérature, le mouvement américain du *new historicism*, a presque provoqué une transformation de l'histoire littéraire en histoire culturelle. Prenons le cas de Stephen Greenblatt, l'un des chefs de file de ce mouvement. Il a commencé sa carrière comme spécialiste de Shakespeare et de la littérature anglaise de la Renaissance. Pour reconstruire le contexte culturel de quelques œuvres littéraires il a étudié l'histoire et la théorie culturelle (Foucault, Bourdieu, etc.). Son livre *Cultural Mobility* (2010), écrit avec cinq collègues, est un manifeste pour l'étude des changements culturels, ou de ce que nous appelons justement l'histoire culturelle. Il a donc redécouvert l'Amérique. Mais le grand mérite de Greenblatt et de ses collègues est, à mon avis, de montrer la rhétorique des textes non littéraires, donc de nous enseigner un moyen alternatif de lire nos documents.

Dans les pays de langue allemande, surtout à Berlin et à Vienne (je pense à l'*Institut für Kulturwissenschaften und Theatergeschichte*), un groupe d'historiens du théâtre (dont Helmar Schramm, par exemple) a étendu l'idée du théâtre pour comprendre l'élément dramatique dans la vie quotidienne, la vie politique et même la vie académique, construisant ainsi un pont entre leur discipline et la nôtre. Le concept-clef pour eux est la *Performativität* (repérable dans la diplomatie, la médecine, la mémoire, etc.). On parle aussi de *Kulturen des Performativen*.

Le *new historicism* n'était pas donc et n'est pas un mouvement isolé. Pensons aussi à deux nouvelles disciplines ou « interdisciplines », qui se sont développées à partir des États-Unis : les *Translation Studies* et les *Cultural Studies*. L'étude comparative de la traduction a abouti à un débat sur la traduction culturelle, c'est-à-dire les adaptations plus ou moins conscientes des textes, des idées, des objets ou des pratiques en évoluant d'une culture à l'autre.

Quant aux *Cultural Studies*, c'est un mouvement qui a commencé dans les départements de lettres, avec l'ouverture aux textes populaires, au cinéma, à la télévision, et qui reste un mouvement encore estampillé par ses origines littéraires, bien que le mouvement-sœur des *Visual Studies* présente des caractéristiques différentes.

Les *Cultural Studies* n'ont pas beaucoup de liens avec le *Kulturwissenschaft* des Allemands, ce sont des faux amis. Pour cette raison un livre publié en allemand par deux professeurs autrichiens,

Christina Lutter and Markus Reisenleitner, s'orne du titre presque « macaronique » de *Cultural Studies : eine Einführung*. Il est regrettable qu'il n'y ait pas plus d'échanges entre les deux mouvements.

Tournons-nous vers les sciences humaines. Il existe une tradition assez forte et assez ancienne d'anthropologie culturelle, surtout aux États-Unis : une tradition qui fait une place à l'histoire. L'impulsion de l'anthropologie historique n'est pas venue du côté des historiens seuls (comme Jacques Le Goff, Natalie Davis, Keith Thomas), mais aussi du côté d'anthropologues comme Vittorio Lanternari sur les religions des opprimés, de Clifford Geertz sur l'état-théâtre du Bali ou de Marshall Sahlins sur l'Océanie.

En Scandinavie et en Europe centrale, où on trouve des instituts d'ethnologie plutôt que d'anthropologie, axés sur l'Europe plutôt que sur l'Asie ou l'Afrique, quelques savants ont produit des livres qu'on ne peut distinguer des écrits des historiens culturels. Un exemple impressionnant est l'œuvre de deux ethnologues suédois, Jonas Frykman et Orvar Löfgren, sur l'histoire culturelle de la Suède à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et sur la formation de la culture quotidienne de la bourgeoisie (le temps, la maison, la propriété, etc). Ce beau livre a été traduit en anglais sous le titre *Culture Builders* (1987).

Le tournant culturel a également atteint la linguistique. La linguistique historique traditionnelle manquait d'une dimension sociale ou culturelle mais aujourd'hui nous voyons des livres avec des titres comme « L'histoire culturelle de l'anglais ». L'archéologie aussi a subi le tournant culturel, comme le montrent les titres des livres anglais *Archaeology as Cultural History* (2000) et *The Annales School and Archaeology* (1991).

Prenons maintenant le cas de la sociologie. Il y a une tradition assez ancienne de sociologie historique remontant à Max Weber et Norbert Elias. Il y a aussi un mouvement plus ou moins nouveau pour une sociologie de la culture (je pense évidemment à Pierre Bourdieu) et, aux États-Unis, la *cultural sociology* bénéficie maintenant d'un périodique spécialisé.

Le livre d'Eiko Ikegami, une Japonaise qui enseigne la sociologie à New York, sur l'histoire culturelle du Japon moderne offre un exemple concret d'un travail à la fois sociologique, historique et culturel. *Bonds of Civility* (2005) traite de la formation des idées et des pratiques de propriété, de l'élégance, ainsi que de leurs conséquences politiques, dans le Japon de la dynastie Tokugawa.

Dans le cas de la géographie, comme dans celui de la sociologie, on peut trouver des études situées au confluent de l'histoire et de la culture. Je pense notamment à l'école de géographie culturelle anglo-américaine, avec James Duncan, John Agnew et Nigel Thrift, entre autres. Spécialiste de l'histoire du Sri Lanka à l'époque coloniale, Duncan a publié une étude sur l'histoire du paysage dans la tradition de Carl Sauer. À une époque de mondialisation, le tournant global s'étend à l'histoire culturelle, surtout aux rencontres culturelles et aux cultures océaniques – après la Méditerranée, les cultures de l'Atlantique et du Pacifique. Comme à l'époque de Vidal de la Blache, les géographes d'aujourd'hui peuvent apporter beaucoup aux historiens.

Même la géopolitique s'est transformée en trouvant une place pour le pouvoir doux, le *soft power*. Dans son livre *Comprendre la géopolitique* (2011), Frédéric Encel parle ainsi de l'importance politique de « l'opinion publique » à l'époque d'internet.

J'ai tenté de décrire, assez rapidement, un grand nombre de disciplines traditionnelles et nouvelles, allant plus ou moins dans le même sens. Dans chaque cas, il y a des raisons internes, peut-être diverses, pour ce tournant culturel. Dans le cas de l'histoire, par exemple, on a vu – et un historien de ma génération a vécu –, une révolte contre l'hégémonie de l'histoire politique ou de l'histoire économique.

Quoi qu'il en soit, ces mouvements parallèles dans des disciplines diverses nous disent quelque chose : ils sont tant des réactions que des réponses aux changements se produisant en dehors du monde académique. Un analyste de notre société, Alain Touraine, a évoqué « la chute et disparition de l'univers que nous avons appelé “social” » dans son ouvrage *Un Nouveau Paradigme : Pour comprendre le monde aujourd'hui* (2005). C'est-à-dire que la fluidité des relations sociales dans un époque post-industrielle, une époque des relations « liquides », pour reprendre l'expression de Zygmunt Bauman dans *Liquid Modernity* (2000), nous encourage à parler de la culture là où nous parlions autrefois de la société.

Paradoxalement, un grand changement social est à la base du rejet de l'idée de la société. L'immigration joue son rôle, évidemment, comme la politique du multiculturalisme, en rendant tout le monde plus conscient de l'importance et des conséquences de la diversité culturelle.

### III

Voici donc le moment de parler du futur, du futur de notre discipline, d'un futur que nous trouvons vraisemblable, qu'il soit souhaitable ou non. Quant à moi, je crois prévoir le déclin, au moins relatif, de l'histoire culturelle dans les années ou décennies à venir, en raison de l'essor de l'histoire de l'environnement et de la renaissance de l'histoire politique, sociale et économique. Un mouvement est déjà amorcé pour aller au-delà du tournant culturel, *beyond the cultural turn*. On verra, peut-être, la revanche de l'histoire intellectuelle « internaliste ». Cette fois, ce sont les voisins qui nous envahissent.

Nous n'allons pas disparaître, évidemment. Mais il y a des défis et nous devons donner des réponses. Je pense par exemple au défi de la neuroscience, surtout pour les historiens des passions et des sens, mais pas pour eux seuls. À Columbia University, il y a déjà un projet d'étude des liaisons entre histoire de l'art et neuroscience, dirigé par David Freedberg. Un historien anglais de l'art, John Onians, a exprimé l'espoir que dans le futur, les historiens de l'art « auront le courage de devenir neurohistoriens ».



Un autre défi lancé à l'histoire culturelle, cette fois-ci du côté des sciences naturelles, est la renaissance de l'idée néodarwinienne de l'évolution sociale ou culturelle. Dans *The Theory of Cultural and Social Selection* (2009), le sociologue anglais Garry Runciman a entrepris un plaidoyer pour l'utilisation des idées de sélection sociale et culturelle (il prend soin de distinguer les deux). Il n'est pas isolé, mais appartient à l'aile modérée d'un mouvement néopositiviste, qui constitue un véritable défi car il porte l'accent sur l'universel, alors que la différence et la variété sont au fondement de l'histoire comme de l'anthropologie culturelle. Il faut donc examiner la pertinence de ces idées pour l'histoire culturelle. À mon avis, la question mériterait un colloque à elle seule.

Pour conclure ce tour d'horizon assez rapide, je dois dire quelques mots sur la conception même de la culture, souvent critiquée autrefois, mais attaquée à nouveau aujourd'hui avec beaucoup de vigueur. Et pas seulement par les historiens qui veulent aller au-delà du tournant culturel. Prenons le cas de la pratique juridique de la « défense par la culture » (*cultural defense*) aux États-Unis. Selon cette disposition, la culture de l'accusé peut être évoquée devant un tribunal pour expliquer et cherche à excuser différents comportements allant du refus des Sikhs de porter des casques de moto jusqu'au meurtre d'une fille refusant un mariage arrangé.

Dans l'anthropologie même, discipline qui a tant fait pour propager et légitimer l'idée de culture, il y a maintenant un climat de doute sur l'utilité de cette idée. Il y a un danger, bien sûr, d'inflation conceptuelle. On parle de tout comme culture, au moins en anglais : la culture de la violence, de la drogue, etc. Je crois donc que nous allons voir dans un futur proche un assaut plus général contre l'idée de culture, jugée trop floue.

À mon avis, nous avons encore besoin de l'idée de culture ou au moins d'une idée semblable. Quant à l'imprécision, cela peut être un avantage comme un défaut. Il y a un lieu dans les pratiques savantes pour l'imprécision ou, dans la langue des mathématiciens, pour le *fuzziness*. Nous avons besoin d'une histoire « totale » qui doit aller au-delà du quantitatif et même de la précision.